

B i b l i o t h è q u e
des
**SCIENCES
HUMAINES**

Carnaval brésilien

Le vécu et le mythe

par

**MARIA ISAURA
PEREIRA DE QUEIROZ**

nrf
Éditions Gallimard



© *Éditions Gallimard, 1992.*

À Jean-Paul Collet,
semper.

Mythe est le nom de tout ce qui n'existe et ne subsiste qu'ayant la parole pour cause [...] On ne peut même en parler sans mythifier encore, et ne fais-je point dans cet instant le mythe du mythe pour répondre au caprice d'un mythe?

PAUL VALÉRY,
Variété, Paris, Gallimard,
Bibl. de la Pléiade, 1957,
vol. I, pp. 964-965.

PROLOGUE

Le Carnaval, fête européenne, s'est implanté très tôt en Amérique ibérique, dès les premiers temps de la colonisation. Il s'y est adapté tant et si bien que, dans certaines villes et villages de l'Amérique espagnole, un certain nombre d'activités indigènes se sont surajoutées aux pratiques ibériques. On le retrouve aujourd'hui encore dans plusieurs villes — Veracruz (Mexique), Oruro (Bolivie) — mais il a disparu de la plupart des capitales où il florissait autrefois et il n'est pour ainsi dire plus fêté, par exemple, à Buenos Aires. Par ailleurs, de même qu'en Europe, la fête carnavalesque en Amérique portugaise présentait d'importantes différences d'une région ou d'un village à l'autre. Ce trait caractéristique est ce qui sépare le Carnaval européen et hispano-américain du Carnaval brésilien : partout au Brésil ses activités ont suivi le même schéma, partout se retrouvent les mêmes jeux. L'époque de l'année où il a lieu, les Jours gras, et l'allégresse dont il est empreint rapprochent seules le Carnaval brésilien de ses pareils de l'Amérique ibérique et du vieux continent¹.

Son implantation dans le pays remonte aux premiers temps de la colonisation portugaise ; il est cité dans des

1. PEREIRA DE QUEIROZ, 1978, *a*.

documents datant de 1605 sous le nom qu'il portait au Portugal, celui d'*Entrudo* (qui signifierait « entrée »). Son succès n'a fait que croître avec le temps et il est devenu l'une des images de marque nationales : « pays du Carnaval », voilà un attribut dont le peuple du Brésil est fier¹.

Les activités carnavalesques ont été, dès l'origine, l'exclusivité des agglomérations urbaines : les grands et petits propriétaires ruraux, ainsi que les paysans partaient vers le siège de la municipalité ou la ville la plus proche lorsqu'ils voulaient s'amuser pendant les Jours gras ; la fête n'a jamais existé dans les fazendas. Et dans toutes les régions, quelle que fût la taille de la localité, l'uniformité des pratiques constituait un des traits distinctifs de la fête. Elle ne faisait que manifester ainsi la remarquable uniformité socioculturelle du pays, associée au manque de variété dans la structure de la production économique (partout s'étaient installées de grandes propriétés terriennes vouées à la culture de produits d'exportation), caractères que l'on a pu dire spécifiques de l'organisation économique et de la civilisation brésiliennes.

Mais la société du pays n'était pas immobile pour autant ; elle a subi des modifications au cours de plus de quatre siècles d'existence, et le Carnaval avec elle ; de grandes transformations ont eu lieu. Elles ont suivi, cependant, à peu près les mêmes orientations partout. Pour ce qui est de la fête des Jours gras, par exemple, des strates sociales qui autrefois n'étaient guère participantes y ont été intégrées ; des jeux nouveaux y ont pris aussi la place des anciens. Mais les modifications ont suivi partout les mêmes modèles et, de ce fait, le Carnaval a toujours été semblable dans les diverses régions du pays.

1. FREYRE et SOUTO MAYOR, 1974 ; CÂMARA CASCUDO, 1962, vol. I, pp. 185-186.

Son importance lui a donné un relief spécial parmi les fêtes nationales; toutefois la population a toujours été partagée, à son sujet, en deux groupes opposés: les «carnavalesques» et les «non-carnavalesques». Les premiers se font un devoir de célébrer les Jours gras et y voient la fête la plus importante de l'année. Les non-carnavalesques, pour des raisons variées, la condamnent et fuient la folie qui, disent-ils, saisit la population pendant ces quatre jours de liesse, transformant de bons pères de famille en clowns, donnant des airs de cocotte à des dames comme il faut. L'Église catholique, majoritaire dans le pays, a longtemps combattu de toutes ses forces ces célébrations; les sectes protestantes, qui ont proliféré au cours des cinquante dernières années, ont fait de même. Cette condamnation n'a touché qu'une minorité de fidèles; le Carnaval s'est maintenu vivant et très aimé du plus grand nombre des habitants, quelle que soit leur religion. Il est hors de doute qu'il a été fêté avec le même enthousiasme depuis l'époque coloniale jusqu'à nos jours.

Peu de familles au Brésil ont recueilli les souvenirs de leurs aînés et ont gardé des documents des générations passées. J'appartiens à une famille traditionnelle de l'État de São Paulo, dont les membres ont toujours préservé les faits du passé, soit en racontant aux plus jeunes des anecdotes sur les comportements de leurs aïeux, soit en entassant une paperasse dont on se demande toujours à quoi elle pourra servir... Une de mes tantes a utilisé ces documents, il y a quelques années, pour reconstituer le mode de vie de ses grands-parents. Or, dans la correspondance d'un aïeul, propriétaire rural dans la riche vallée du Paraíba, elle a trouvé des références à la fondation qu'il fit, en 1862, d'une association, l'*União Carnavalesca*, sorte de club dont le but principal était d'organiser des cortèges pendant les Jours gras; avec son frère, il fut des premiers à y prendre part,

lui costumé en singe, son jeune frère en danseuse¹. Ainsi, les activités carnavalesques, dans la famille de mon père, remontaient-elles au milieu du XIX^e siècle au moins. Et, souvenir attendrissant, mon arrière-grand-mère avait cousu de ses mains un beau costume de Napoléon Bonaparte pour mon père, fils aîné de sa fille, pour qu'il pût, à quatre ans, prendre part à un bal d'enfants; pendant quatre générations, ce costume a été porté par les garçonnets et les fillettes de la famille pendant la période du Carnaval.

Du côté de ma mère, les souvenirs ne remontent pas aussi loin. Vers 1860, alors que les aïeuls de mon père cultivaient le café dans leurs belles propriétés situées le long du Paraíba, ceux de ma mère étaient fort occupés par l'installation de leurs plantations de café sur la nouvelle frontière agricole, appelée *Oeste Paulista*: des intérêts beaucoup plus importants que l'organisation des fêtes dominaient leurs pensées. Les premiers, qui avaient défriché leurs terres vers 1815, avaient alors des plantations en pleine production et pouvaient s'offrir le luxe de fonder des clubs pour animer des manifestations aussi frivoles que le Carnaval. Les seconds, dont la terre commençait seulement à produire, ne pouvaient se permettre de perdre leur temps et leur argent en futilités. Mais la génération suivante occupant déjà de solides positions socio-économiques et politiques put donner libre cours à ses penchants carnavalesques².

Un des fils, planteur lui aussi, et de plus négociant en tissus, prit à sa charge la participation de la famille au *corso*, mot italien adopté pour nommer les défilés de calèches au début, d'automobiles plus tard, qui s'étaient substitués aux pratiques carnavalesques de l'époque pré-

1. PEREIRA DE QUEIROZ, 1969, pp. 183-188.

2. La « route du café » dans l'État de São Paulo, à partir du début du XIX^e siècle, a été étudiée surtout par MONBEIG, 1952.

cédente. Il louait et faisait décorer un camion où s'entassaient jeunes filles et jeunes gens de la famille, heureux de se pavaner, dûment déguisés, l'après-midi sur les avenues de la ville. Ils se préparaient à ce plaisir longtemps à l'avance, choisissant et apprêtant leur costume, guettant l'arrivée des grands sacs de serpentins et de confettis. Or, il advint que, la veille d'un certain samedi gras, les préparatifs une fois terminés, l'organisateur reçut la nouvelle qu'une des sœurs de sa mère venait de mourir. Que faire, alors que les enfants savouraient déjà le plaisir de parader dans le Royaume de la Joie ? Quelle déconvenue pour eux qui connaissaient à peine la défunte ! Sauraient-ils supporter l'écroulement de leurs espérances ? Il rumina la question pendant la nuit et, le matin, rendit visite à sa mère ; ensemble ils égrenèrent leurs souvenirs, rappelant les vertus et la bénignité de la défunte. Si bonne, si parfaite, elle avait dû monter droit au ciel, sans passer par le purgatoire ! Alors, pourquoi être triste et s'endeuiller ? Au contraire, il fallait lui offrir en hommage des gerbes de joie, des guirlandes d'allégresse, la participation au corso devenait une occasion de célébrer l'entrée de la vieille parente dans le royaume des cieux... Mon arrière-grand-mère réfléchit un peu, puis se rangea à cet avis : puisque sa sœur était au paradis, autant s'en réjouir...

Le mariage de ma mère et de mon père réunit deux lignées férues de Carnaval ; leur participation à la fête ne pouvait que s'intensifier ! Les jeunes mariés se rendaient au corso en famille l'après-midi ; le soir, cachés sous leurs dominos de satin — longue robe tombant jusqu'aux pieds, avec capuchon et masque assortis qui leur permettaient de s'amuser à leur aise —, ils couraient les bals. Il existait déjà une nette séparation entre deux catégories de bals : les bals de bon ton, où l'on pouvait conduire sans danger les jeunes filles et les femmes de la famille (*ill. 4*), et les bals « chauds », fréquentés par les

bohèmes et les demi-mondaines, hantés par des messieurs en dominos. L'« audace » de mon père, menant à de tels bals sa toute jeune épouse, faisait jaser ; mais il ne tarda pas à convertir au même divertissement d'autres jeunes couples de la famille...

Devenus parents à leur tour, ils redoublèrent d'activité carnavalesque car il leur fallait aussi amuser leurs enfants. J'avais six mois la première fois que je fus conduite à un bal d'enfants, habillée en Bahianaise, déguisement que ma mère avait cousu de ses propres mains, ma mère qui, tous les ans, inventait des costumes pour sa ribambelle de marmots. On allait d'abord au bal, vers deux heures de l'après-midi. Puis, à cinq heures, c'était le corso en voiture dans les rues principales de la ville (*ill. 7*), qui durait jusqu'à neuf. Rentrer dîner à la maison était hors de question : les bonnes étaient parties s'amuser chez elles, et ma mère n'avait pas l'intention de se mettre à préparer à dîner avant de se rendre elle-même au bal, plus tard dans la soirée. On faisait donc des pique-niques dans l'auto avec toute sorte de mets faciles à emporter ; pendant les longues stations occasionnées par l'encombrement des avenues, on échangeait des friandises d'une voiture à l'autre, ce qui augmentait le plaisir. Après avoir couché les enfants, mes parents partaient au bal à leur tour. Pendant quatre jours et quatre nuits, ils menaient ce rythme de vie éreintant pour reprendre leurs activités normales le mercredi des Cendres ; les fatigues étaient oubliées dès lors qu'on s'était bien amusé pendant le Carnaval ! Dans mon enfance, je n'ai jamais établi de rapport entre le Carnaval et le christianisme ; je ne connaissais même pas la signification du mercredi des Cendres. Déjà, le Carnaval avait perdu beaucoup de son sens religieux au Brésil, et n'en conserve plus aucun aujourd'hui.

J'ai appris très tôt à connaître ce que les préparatifs du Carnaval exigeaient des participants, du point de vue

économique, de l'organisation familiale ou de la fatigue ; il y avait des sacrifices à faire, mais la perspective de la fête transformait en plaisir les tâches les moins agréables. Toute l'organisation de la maison était à revoir, pour assurer aux gens de service leur participation au Royaume de la Joie ; bien sûr, ils ne pouvaient pas consacrer au divertissement autant de temps que nous autres, mais ils avaient le droit de s'amuser eux aussi. Où allaient-ils ? Je savais seulement qu'ils possédaient leurs groupes carnavalesques spécifiques ; ainsi Ana, grande et belle femme noire, cuisinière d'une de mes grand-mères, faisait partie d'un groupe où elle était « princesse », ce qui la remplissait de fierté (*ill. 5*). D'autre part, les enfants moins fortunés des couches aisées n'allaient au corso ou au bal qu'invités par leur parenté plus riche ; dans le cas contraire, bien que déguisés, ils s'amusaient en engageant dans la rue des batailles de confettis avec les enfants du voisinage.

Devenue adolescente, j'appris que je ne pouvais pas fréquenter n'importe quel corso ni n'importe quel bal. Pour le corso, on allait à celui de l'Avenida Paulista, le plus choisi (*ill. 6*), où je retrouvais cousins, cousines, enfants d'amis de mes parents — où j'étais en somme dans « mon milieu ». Le faubourg ouvrier du Brás possédait aussi un corso et des batailles de confettis renommés pour leur gaieté, mais il était impensable que les enfants des « bonnes familles » (surtout les filles) allasent se mélanger à des immigrants italiens et espagnols et à leurs descendants ! Dans le corso de l'Avenida Paulista, mon père recommandait au chauffeur : « N'allez pas le long du trottoir, prenez toujours la file du milieu ! » Le long des trottoirs, le peuple se massait pour regarder les voitures portant de beaux masques et on ne savait jamais ce que pouvait tenter quelque lascar...

Vers la fin des années 1930, le corso de l'Avenida Paulista devint de plus en plus « mélangé » : on y retrou-

vait nombre de voitures dont les occupants, par leur façon de s'habiller et de se tenir, contrariaient les règles de « notre » classe sociale. La « promiscuité » devenant « intolérable », les familles des couches supérieures désertaient la rue, laissant au peuple la célébration du Carnaval « à ciel ouvert ». La disparition du corso est attribuée en général à la production massive d'automobiles non décapotables ; moins coûteuses, elles avaient inondé rapidement le marché. En vérité, la production en série et l'expansion de l'exportation automobile par les États-Unis à la fin des années vingt offraient aux familles modestes l'occasion de louer des voitures et de participer au corso (*ill. 12*). Le phénomène coïncida avec le développement démographique et économique des deux capitales brésiliennes — Rio de Janeiro et São Paulo ; l'ascension sociale déterminée par ce développement élargissait les classes moyennes, donnant à d'autres que les membres des familles traditionnelles la possibilité d'exercer les activités carnavalesques, autrefois leur privilège. La désertion des couches supérieures amena la disparition du corso, mais d'autres activités organisées par les couches inférieures prirent sa place. La revendication par celles-ci du droit de participer à tous les amusements du Carnaval, rarement formulée de façon consciente, se montrait explicitement dans l'apparition de nouveaux divertissements. Inaugurées par les strates inférieures de la société, ces pratiques furent l'occasion pour elles de prendre possession de la rue. C'est ce facteur déterminant qui opéra la transformation du Carnaval et assura le succès des cortèges organisés par les classes populaires¹.

La première fois que j'ai assisté à ces défilés, les spectateurs restaient massés au bord du trottoir, on ne pensait pas encore à construire des gradins (*ill. 13*) ; j'ai vu

1. PEREIRA DE QUEIROZ, 1978, *a*.

passer ainsi, dans l'*ala* des « princesses », Ana « de grand-mère », superbe dans sa belle robe Louis XV en velours cramoisi tout scintillant de paillettes. Autour de moi, j'entendais dire : « Voilà à quoi en est réduit le Carnaval ! Il ne tardera pas à disparaître... » Il y a de cela plus de quarante ans ; en fait, c'était l'aube d'une nouvelle phase du Carnaval brésilien.

Au début des années quarante, ma famille prit l'habitude de prolonger les vacances d'été à la montagne et de ne revenir à São Paulo qu'après le Carnaval. Dans le village aux maisons cossues, le Roi de la Joie était fêté soit au club local, soit au Grand Hôtel ; nous y pouvions fréquenter en toute tranquillité les bals masqués et les divers amusements carnavalesques, la jeunesse qu'ils attiraient appartenant au même milieu que nous. Cette coutume se généralisa dans les couches supérieures et ne restèrent plus en ville que ceux qui désiraient assister au spectacle donné par les cortèges des strates inférieures ou qui voulaient prendre part aux quelques bals « choisis » qui existaient encore.

La descendance de mes parents s'épanouit en un arbre touffu, avec des branches d'enfants, des rameaux de petits-enfants, des brindilles d'arrière-petits-enfants. Ma génération a connu le Carnaval à l'ancienne mode et a vécu de près sa transformation. Nos enfants ont dû se contenter des bals, car le corso avait disparu ; quelques-uns, les plus enthousiastes, vont à Rio chaque année et achètent le droit de participer au cortège d'une des écoles de samba afin de connaître l'enivrement de danser sur la passerelle ; mais la grande majorité d'entre eux continue de quitter la ville pendant le Carnaval pour jouir ailleurs des jours de fête. Leurs enfants — les arrière-petits-enfants de mes parents — sont encore trop jeunes pour parader avec une école de samba et les bals d'enfants n'existent plus ; ils regardent les beaux défilés à la télévision. Cette transformation signifie-t-elle que le

Carnaval se meurt ? Nullement ; il touche beaucoup plus de gens qu'auparavant. Le Carnaval bourgeois s'est éloigné dans le temps, le Carnaval populaire a pris sa place.

À l'intérieur de la grande parentèle, où les enfants d'hier sont devenus les grands-parents d'aujourd'hui, le vieil emballement pour le Carnaval demeure, teinté de nostalgie. On se souvient des exploits carnavalesques, on raconte les faits et les aventures des prédécesseurs qui composent un savoir oralement transmis — véritable trésor d'expériences vécues ; les familles cultivent une connaissance carnavalesque s'échelonnant dans le temps, dont on trace les contours avec attendrissement et qui n'est pas près de se perdre. Lorsque, dans une fête, même dans une petite fête familiale, sont joués les airs spécifiques du Carnaval et que les gros *surdos*, les tambours africains, font entendre leur voix, tous sont pris de frénésie, même les vieillards, emportés par la joie de la danse : comme il est dit dans les religions africaines pour désigner la transe mystique, « les dieux sont descendus posséder leurs chevaux...¹ ». Qui a une fois abandonné son corps aux délices de la cadence syncopée des instruments de percussion ne résiste pas dès qu'il entend à nouveau leur rythme endiablé ; il est entraîné par une pulsion dont il ne sait pas au juste d'où elle vient, du dehors ou du tréfonds de son être. Il s'aperçoit alors — avec frayeur les premières fois, mais l'habitude est vite prise — que l'irrésistible poussée lui révèle une face de son moi qu'il ignorait.

*

1. Ce qu'on retrouve dans les émotions carnavalesques brésiliennes, notamment l'influence de la musique de percussion, se rapproche beaucoup de ce que Roger Bastide décrit pour la transe dans les religions afro-brésiliennes. Voir BASTIDE, 1958.

MARIA ISAURA PEREIRA DE QUEIROZ

Carnaval brésilien

Le vécu et le mythe

Ce carnaval est d'origine portugaise, mais, de réjouissance villageoise, il s'est transformé au XIX^e siècle en gala urbain bourgeois et ostentatoire et, après l'abolition de l'esclavage (1888) et surtout dans les années 1930, en un divertissement pour tous. Mélange d'éléments européens et africains, le carnaval est désormais un symbole de l'identité brésilienne. De spectatrices, les couches inférieures y deviennent actrices et organisatrices : les « Écoles de samba » naissent en 1928, le défilé populaire normal est autorisé en 1940. Cette fête, surtout la somptueuse parade des Écoles de samba, et les grands bals carnavalesques, où la guerre menée contre les inhibitions va de pair avec la libéralisation politique des années 1980, est loin de suspendre les luttes de familles, de strates, de races, de sexes : elle les inclut dans son organisation, mais sous un voile d'enthousiasme collectif.

Maria Isaura Pereira de Queiroz, professeur émérite de la faculté de philosophie, lettres et sciences humaines de l'université de São Paulo, Brésil, est l'auteur notamment de Réforme et révolution dans les sociétés traditionnelles (Anthropos, 1968) et Os Cangaceiros, les bandits d'honneur brésiliens (Julliard, 1968).



9 782070 726707



Éditions de la Sorbonne ISBN 2-07-072670-3

160 FF tc